

Trafalgar : Villeneuve, coupable ou victime ?

Contre-amiral (2 s) Rémi Monaque
Historien

L'historiographie française se montre très sévère pour Villeneuve. Beaucoup d'historiens, sensible aux plaintes de Napoléon contre ses amiraux, soutiennent que la manœuvre géniale conçue par l'Empereur n'aurait échoué qu'en raison de l'impéritie, voire de « l'effondrement moral »¹ de celui qui était chargé de l'exécuter. Les historiens espagnols ne sont pas plus tendres. Affublé du sobriquet de Monsieur Cornetta, un Villeneuve, indécis et pusillanime, apparaît dans leurs récits comme le principal responsable de la défaite. Seuls les Anglais montrent une étonnante bienveillance envers l'adversaire de Nelson. Ils s'étonnent, non sans naïveté, d'avoir fait prisonnier un vrai *gentleman*, là où ils attendaient un représentant fanfaron et mal embouché de la marine révolutionnaire. Ils soulignent la courtoisie et la simplicité de Villeneuve, lui reconnaissent de grandes qualités professionnelles et en font un modèle de *fair play*. Que peut faire de mieux en ce domaine, dans l'optique britannique, un adversaire qui se fait battre après avoir opposé une résistance assez vigoureuse pour assurer la gloire de son vainqueur !

Quel rôle joue vraiment Villeneuve dans la tragédie de Trafalgar ? En est-il le grand responsable ou plutôt la victime ? Les arguments ne manquent pas en faveur des deux thèses. Nous allons tenter d'instruire le procès que le malheureux amiral, désireux de justifier sa conduite, appelait de ses vœux lors de sa captivité et sollicita en vain lors de son retour en France au mois d'avril 1806.

Une nomination non désirée

La première scène du drame se déroule à bord du *Bucentaure*, en rade de Toulon dans la nuit du 18 au 19 août 1804. L'amiral Latouche-Tréville, commandant l'escadre de la Méditerranée, meurt à son bord après une courte maladie. Il a refusé d'être soigné à l'hôpital : « *Un marin est trop heureux de mourir sous son pavillon.* » Sa disparition sera lourde de conséquences. Choisi en décembre 1803 par le Premier Consul pour jouer le rôle principal dans le projet d'invasion de l'Angleterre, Latouche était parvenu à communiquer à son escadre allant et enthousiasme. Il brûlait de se mesurer une nouvelle fois à Nelson. Il avait tenu en échec celui qu'il appelait plaisamment son « collègue », deux fois devant Boulogne en 1801 et encore tout récemment devant Toulon. Le remplacer dans ce poste clé n'était pas

¹ C'est le terme employé par Michèle Battesti dans son ouvrage consacré à Trafalgar.

chose aisée. Il n'y avait pas pléthore d'amiraux compétents dans les débuts de l'Empire. Les guerres de la Révolution, jalonnées de désastres maritimes, n'avaient guère favorisé l'éclosion de nouveaux talents. L'amiral Bruix avait certes montré de belles qualités d'organisateur et possédait une réputation flatteuse depuis sa brillante campagne de 1800 en Méditerranée. Sa santé plus que chancelante – il souffrait d'une tuberculose avancée – le rendait hélas inapte au service à la mer². Il avait été choisi pour commander, depuis Boulogne l'immense flottille chargée de faire passer en Angleterre les quelque 130 000 hommes de l'armée d'invasion. L'amiral Ganteaume, qui disposait de la faveur de Napoléon pour l'avoir ramené d'Égypte à bord du *Muiron*, était déjà investi du commandement de la forte escadre de Brest. Restaient, parmi les rares amiraux disponibles et de quelques talents, Martin, Missiessy et Villeneuve. Decrès, le ministre de la Marine, écarta les deux premiers qu'il n'aimait pas et auraient pu lui porter ombrage³ et proposa à l'empereur son ami Villeneuve.

Pierre Charles Sylvestre de Villeneuve appartenait à une des plus anciennes familles de la noblesse provençale. Il faisait partie de ces nobles libéraux qui avaient fait passer le service de la patrie avant la fidélité au roi. Il avait été destitué au moment de la Terreur, comme tous les officiers nobles, avant d'être réintégré dès 1795 et avait alors connu une carrière fulgurante, favorisée certes par de solides qualités professionnelles mais plus encore par la dramatique pénurie de cadres compétents. Lors de la bataille d'Aboukir (août 1798), il commandait la division de l'arrière-garde qui ne fut pas attaquée par Nelson. Il jugea impossible de venir au secours du reste de l'escadre et, n'ayant reçu aucun ordre, attendit passivement l'issue du combat. Il put le lendemain matin appareiller et gagner Malte avec sa division. Curieusement, dans l'esprit de Napoléon, cet épisode peu glorieux fut porté à son actif. Villeneuve avait sauvé une partie de l'escadre et surtout – point essentiel pour l'empereur – il avait eu de la chance. L'amiral faisait désormais partie, avec Decrès et Ganteaume, du petit club des vaincus d'Aboukir. Il gardait de cette terrible défaite un complexe d'infériorité et l'appréhension d'une nouvelle rencontre avec Nelson.

C'est sans enthousiasme et par esprit d'obéissance que Villeneuve accepta un poste qu'il n'avait pas brigué. Dépourvu d'ambitions, il rêvait d'une vie de gentilhomme campagnard, dans sa propriété de Valensole, auprès d'une épouse qu'il aimait d'une affection tendre et paisible. Il mit son pavillon sur le *Bucentaure* en décembre 1804 et pris très vite conscience des difficultés qui l'attendaient. La première directive tactique, la seule qu'il adressa jamais à ses capitaines, mérite l'attention car elle reflète pleinement la personnalité du personnage. Datée du 21 décembre, ce texte indique avec une lucidité extraordinaire ce que sera la tactique de Nelson : « *L'ennemi ne se bornera pas à se former sur une ligne de bataille parallèle à la nôtre et à venir nous livrer un combat d'artillerie dont le succès appartient souvent au plus habile, mais toujours au plus heureux. Il cherchera à entourer notre arrière-garde, à nous traverser et à porter sur ceux de nos vaisseaux qu'il aura désunis des pelotons des siens pour les envelopper et les réduire.* » Hélas contre cette menace si exactement décrite, Villeneuve n'imagine aucune parade convaincante. Il se borne à préconiser la tenue d'une ligne de file très serrée, seule manœuvre qu'il considère à la portée de ses capitaines. Pire encore, il commence ses instructions par un aveu d'infériorité : « *Je ne propose point d'aller chercher l'ennemi, je veux même l'éviter pour me rendre à ma destination.* » On imagine la douche froide que durent provoquer pareils propos sur les capitaines et bientôt dans toute l'escadre. **Les rôles sont dès lors bien définis : Villeneuve sera le gibier et Nelson le chasseur.** Les témoignages abondent pour montrer que le moral s'effondra très vite. Le jeune Gicquel des Touches, embarqué sur *l'Intrépide*, écrit dans ses mémoires : « *Il*

² L'amiral Bruix mourut à Paris le 18 mars 1805.

³ Decrès, surtout dans les débuts de son « règne », écarta des postes importants les hommes de caractère, par crainte de voir émerger une personnalité susceptible de le remplacer dans son ministère.

[Villeneuve] ne crut jamais au succès du plan auquel il devait concourir, et sa défiance se communiqua bientôt à tous ceux qui servaient sous ses ordres. L'enthousiasme se refroidit, l'activité diminua ; il sembla qu'on eût perdu en quelques semaines toute chance de vaincre, et que le seul but à atteindre fût d'éviter désormais le plus longtemps possible la rencontre de l'ennemi. »

Une première tentative d'appareillage, favorisée par un fort mistral, a lieu le 18 janvier 1805 et tourne vite au fiasco. Le mauvais temps rencontré provoque un tel désordre que dès le 21 janvier Villeneuve est de retour au port avec une escadre amputée d'un vaisseau et de trois frégates égarés dans la tempête. L'amiral rend compte de son équipée au ministre dans des termes plus qu'alarmistes : « *Je vous le déclare, Monseigneur, des vaisseaux équipés ainsi, faibles en matelots, encombrés de troupes, ayant des gréements vieux et de mauvaise qualité, qui au moindre vent cassent leurs mâts et déchirent leurs voiles, qui quand il fait beau passent leur temps à réparer les avaries occasionnées par le vent, par la faiblesse ou l'inexpérience de leurs marins, ces vaisseaux, dis-je, sont hors d'état de rien entreprendre. J'en avais un pressentiment avant mon départ, je viens d'en faire la cruelle expérience.* » Tirant les conséquences de ce constat, Villeneuve offre à Decrès sa démission. Il fait des vœux ardents pour que l'Empereur renonce à son projet et précise : « *l'ennemi nous battra avec des forces même inférieures d'un tiers*⁴ ».

Le ministre ne jugea pas nécessaire de signaler à l'empereur la requête de l'amiral. Il sut convaincre son camarade de rester à son poste. En cette occurrence, la responsabilité de Decrès semble écrasante. Elle vient sensiblement atténuer celle de Villeneuve qui, enfermé dans son obéissance passive, se crut contraint de conserver le commandement d'une entreprise qu'il estimait vouée à l'échec.

Le long calvaire de la campagne

La campagne qui allait conduire à la bataille de Trafalgar fut pour Villeneuve un long calvaire. L'amiral était pourtant secondé, à bord du *Bucentaure*, par des officiers de qualité. Le capitaine de vaisseau Magendie, son capitaine de pavillon, et le capitaine de frégate Prigny, son chef d'état-major, se montrèrent zélés, loyaux, efficaces et pleins de prévenance pour leur chef. En revanche, la cohabitation avec le général Lauriston, commandant des troupes passagères, devint très vite un véritable supplice. Cet officier général, aide de camp de l'empereur, avait déjà à plusieurs reprises accompli des missions d'inspection auprès des autorités maritimes. Dans cet exercice où il était perçu comme l'œil du maître, il s'était montré souvent malveillant avec les marins. Avec Villeneuve, il s'autorisa les plus vives critiques et fit sans nuance ni retenue le procès des décisions prises par son hôte. Il entretenait une correspondance directe avec l'empereur qui l'encourageait d'ailleurs à aiguillonner l'amiral par ses conseils et ses suggestions. Villeneuve, supporta très mal cette présence inamicale et finit par s'en ouvrir à Decrès⁵ : « *abusé par les dernières lumières qu'il a puisées dans ses missions dans les ports, par la malveillance des individus qu'il va questionnant sur les moindres incidents de navigation, il me fait [Lauriston] tous les jours l'objet de ses critiques, même vis à vis des officiers de marine que flatte l'opinion de son crédit. Il est impossible de me rendre plus malheureux que je ne suis depuis le moment de mon départ. Depuis surtout que les contrariétés et le malheur se sont appesantis sur cette escadre, il est affreux pour moi d'être continuellement en présence, assis à la même table, avec celui que je ne puis plus considérer que comme mon ennemi déclaré. Je vous en conjure, Monsieur, faites cesser cette situation.* » Lauriston, dont la présence n'était plus jugée indispensable par

⁴ Souligné par Villeneuve dans le texte original.

⁵ Lettre du 22 août 1805 (SHM, BB⁴ 230).

l'empereur, fut débarqué à Cadix quelques semaines avant la bataille, mais il avait contribué à saper le moral de l'amiral.

Lorsqu'il appareille de Toulon, cette fois avec succès, le 30 mars, Villeneuve ne connaît pas, du moins officiellement, l'objectif final que veut atteindre l'empereur. Ses instructions lui prescrivent seulement de rallier Cadix, de s'y renforcer du vaisseau *l'Aigle* et d'une division espagnole avant de gagner Fort-de-France pour y opérer sa jonction avec les escadres de Brest et de Rochefort. La façon dont il s'acquitte de cette première tâche ne prête pas à critiques majeures. L'amiral français est même assez heureux pour franchir Gibraltar avec un mois d'avance sur Nelson chargé de le surveiller et que son obsession d'un nouveau débarquement en Égypte a complètement égaré. On peut seulement lui reprocher sa hâte indécente devant Cadix où il n'attend pas le ralliement complet de l'escadre espagnole pour entamer sa traversée de l'Atlantique. Quatre des six vaisseaux alliés qui devaient le renforcer ne le rejoindront qu'aux Antilles. À Fort-de-France, où il parvient le 14 mai, Villeneuve ne trouve pas les deux escadres avec lesquelles il doit faire sa jonction⁶. Il applique alors ses instructions qui lui prescrivent d'attendre quarante jours l'arrivée des autres escadres en se tenant prêt à appareiller sans délai. Malgré ces directives paralysantes, l'amiral, moins passif qu'à son ordinaire, envisage une action contre la Dominique toute proche et parvient à reprendre aux Anglais le rocher du Diamant sur la côte sud de la Martinique. Cette position ennemie représentait une douloureuse épine pour la colonie. Avec la plus parfaite mauvaise foi, Napoléon reprochera plus tard à Villeneuve de ne pas avoir mis à profit son séjour aux Antilles pour attaquer, prendre ou rançonner les établissements britanniques. Les méthodes détestables de commandement de l'empereur viennent atténuer, là encore, la responsabilité de Villeneuve. **Manipulés comme des pions sans connaître la finalité des opérations, soumis, avec les aléas et les délais de la marine à voile, à des ordres qui leur paraissent incohérents et contradictoires, les amiraux de l'Empire se voient accablés de reproches dès que les événements ne se conforment pas à la volonté du Maître.**

Renforcé le 30 mai par une frégate et le 4 juin par deux vaisseaux de Rochefort commandés par l'amiral Magon, Villeneuve a reçu de nouvelles instructions qui lui enjoignent maintenant de mener des raids contre les Antilles anglaises avant de reprendre le chemin de l'Europe pour y débloquent les escadres du Ferrol et de Brest. Sans perdre un instant, l'amiral français appareille de Fort-de-France dès le 5 juin avec l'intention d'attaquer Antigua, Montserrat puis la Barbade. Mais, apprenant que Nelson est arrivé aux Antilles, il décide de précipiter son retour en Europe sans attendre le 9 juillet que les nouvelles instructions fixent pour terme de son séjour aux Antilles. Cette décision, qui pourrait apparaître comme une nouvelle fuite devant Nelson, est parfaitement justifiée. Alors que la sortie de l'escadre de Brest devient de plus en plus improbable, il est grand temps de se présenter devant le Ferrol puis de faire route vers l'entrée de la Manche. De plus, l'état sanitaire des équipages et la faiblesse des stocks de vivres, commandent de ne pas prolonger le séjour aux Antilles.

L'armée combinée quitte les Antilles le 9 juin et entame un lent retour vers l'Europe, la grande escadre de 20 vaisseaux étant ralentie par de mauvais marcheurs, tant français qu'espagnols. Le 22 juillet Villeneuve se heurte, au large du cap Finistère, à l'escadre des 15 vaisseaux de Calder venus lui barrer le passage. Le combat, indécis, conduit en grande partie dans la brume se traduit par la perte de deux vaisseaux espagnols tombés dans la ligne ennemie. L'amiral français, bien épaulé par Gravina, son homologue espagnol, a réagi en bon

⁶ Missiessy, commandant l'escadre de Rochefort, s'était montré à Fort-de-France peu de temps auparavant, mais en était reparti avant de recevoir le contrordre qui lui prescrivait de prolonger son séjour aux Antilles. Quant à Ganteaume, il ne put jamais sortir de Brest « sans combattre » comme lui imposaient ses instructions.

professionnel à l'attaque britannique. La parade classique du virement de bord par la contremarche lui a permis d'éviter l'écrasement de son arrière-garde. On peut lui reprocher, en revanche, une poursuite beaucoup trop molle de l'adversaire le lendemain de la bataille alors que les alliés disposaient toujours de l'avantage du vent. Beaucoup de temps fut perdu pour remettre de l'ordre dans la ligne de bataille. Une chasse vigoureuse, entreprise sans délai, aurait sans doute permis de reprendre aux Anglais les deux vaisseaux dont ils s'étaient emparés et peut-être de faire quelques prises parmi leurs unités fort maltraitées. Le moral de la flotte en aurait été exalté et la cohésion des alliés renforcée.

Après cette occasion ratée, Villeneuve donne tous les signes du désarroi. Ses lettres adressées au ministre ne sont plus, selon sa propre expression, que de longues jérémiades. Ballotté par vents et courants, l'amiral hésite entre plusieurs destinations pour se décider à faire à Vigo une courte escale pour y débarquer ses malades et ses blessés. Il prend à cette occasion la décision sage mais beaucoup trop tardive de se débarrasser des trois vaisseaux, deux espagnols et un français, qui, mauvais marcheurs, retardaient la marche de l'armée combinée. Il se rend en suite au Ferrol et parvient à y débloquer cinq vaisseaux français et neuf espagnols qui portent à 29 bâtiments de ligne les forces dont il dispose. Villeneuve pourrait se réjouir de ce succès, mais son appréciation de la situation est toujours aussi pessimiste. Les Anglais, maintenant parfaitement au courant de ses mouvements, ont tout loisir de concentrer à l'entrée de la Manche des forces très supérieures aux siennes. L'état sanitaire reste très préoccupant et les ressources du Ferrol n'ont permis qu'un ravitaillement très limité. Le problème des vivres reste crucial. Lorsqu'il entreprend, le 10 août, sa remontée vers le nord, l'amiral semble déjà avoir pris la décision de se replier à Cadix à la première contrariété. Ses instructions d'ailleurs envisagent cette possibilité. Dès le 15 août, après avoir manqué, semble-t-il de fort peu, sa jonction avec l'escadre de Rochefort partie à sa rencontre, Villeneuve renonce définitivement à se rendre devant Boulogne et fait route vers Cadix. Les vents obstinément contraires et quelques avaries ont eu raison de sa volonté chancelante. L'amiral Gravina l'a encouragé à prendre un parti conforme aux intérêts espagnols⁷. Ironie du sort, au même moment, au large d'Ouessant, l'amiral Cornwallis qui venait de voir accomplir sous ses ordres la concentration de 39 vaisseaux juge inutile de conserver une telle force rassemblée et s'empresse de la fragmenter. « Insigne bêtise » dira Napoléon car, en effet, un créneau vient de s'ouvrir pendant lequel Villeneuve aurait pu se présenter devant Brest en situation de supériorité. Aucun des acteurs du drame n'en est alors conscient, mais l'on pourra soutenir qu'à cet instant, le grand dessein de l'empereur avait une chance de se réaliser. Un chef plus audacieux et plus optimiste que Villeneuve aurait pu tenter l'aventure. Il lui aurait fallu conduire au combat, en luttant contre des vents contraires, une flotte manquant de vivres, affaiblie par les maladies, dépourvue de toute cohérence et manquant pour une bonne part de l'entraînement le plus élémentaire.

L'incroyable pari de Napoléon

Enfermé à Cadix depuis le 19 août, Villeneuve apprend par Decrès combien sa conduite a été jugée sévèrement par Napoléon. Il en éprouve un sentiment de détresse et de profonde injustice et songe à défendre un honneur qu'il juge compromis. À Paris, la décision est prise de remplacer dans son commandement un chef jugé incapable : « *Villeneuve est un misérable qu'il faut chasser ignominieusement* », a déclaré le maître. Curieusement cette décision sans appel ne sera exécutée qu'avec de longs délais et avec les modalités les plus étranges. Napoléon a, dès le 23 août, avant même de connaître la retraite de Villeneuve à Cadix,

⁷ L'Espagne, alliée forcée de la France, songeait plus à la préservation de sa flotte qu'à l'invasion de l'Angleterre.

renoncé à débarquer en Angleterre et donné les ordres qui devaient conduire la Grande Armée jusqu'au soleil d'Austerlitz. L'amiral tombé en disgrâce reçoit de nouvelles instructions pour accomplir une mission en Méditerranée. Mais c'est l'amiral Rosily qui doit prendre le commandement de l'armée combinée. L'empereur donne le 15 septembre ses instructions à Decrès pour organiser la relève : « *J'estime donc, écrit-il, qu'il faut faire deux choses : 1° envoyer un courrier extraordinaire à l'amiral Villeneuve pour lui prescrire de faire cette manœuvre [la mission en Méditerranée] ; 2° comme son excessive pusillanimité l'empêchera de l'entreprendre, vous enverrez, pour le remplacer, l'amiral Rosily, qui sera porteur de lettres qui enjoindront à l'amiral Villeneuve de se rendre en France pour rendre compte de sa conduite.* » Cet incroyable pari allait conduire au désastre. Villeneuve apprend par la rumeur publique que son remplaçant est en route. N'ayant reçu aucun avis officiel, il en déduit, non sans raison, que Decrès veut lui laisser la possibilité de se racheter. Il saisit, le 19 octobre 2005, la première occasion qui se présente – l'annonce d'un affaiblissement passager de la force de blocus – pour ordonner l'appareillage. Rosily, retardé à Madrid par la nécessité d'y réparer sa voiture arrive à Cadix trois jours seulement après le départ de l'armée combinée.

L'inévitable défaite

Les dispositions prises par Villeneuve et son comportement pendant la bataille prêtent le flanc à plusieurs critiques. L'amiral avait accepté, semble-t-il à la suggestion de Gravina, de constituer une escadre de réserve ou d'observation qui, placée au vent du corps de bataille, aurait pu jouer un rôle utile en s'opposant à la manœuvre de Nelson parfaitement anticipée par son adversaire. Cette escadre, placée sous les ordres de l'amiral espagnol, ne reçut aucune instruction particulière et se borna à prolonger la ligne de file déjà immense constituée par le restant de l'armée. Villeneuve, après la malheureuse expérience du combat contre Calder, avait pris la décision, approuvée d'ailleurs par Decrès et par Napoléon, d'alterner dans la ligne les unités françaises et espagnoles. Cette mesure avait pour but de favoriser la solidarité indispensable qui devait exister entre les alliés. Elle présentait le grave inconvénient de rendre encore plus difficile toute manœuvre un peu compliquée ordonnées à des divisions mixtes. La simple tenue de poste entre des unités qui ignorent les caractéristiques nautiques de ses voisins et ne pratiquent pas leur langue offre déjà de grandes difficultés. Il ne faut pas oublier par ailleurs que plusieurs des vaisseaux armés depuis peu à Cadix, sont jetés dans la fournaise avec des équipages improvisés et sans aucun entraînement préalable. Dans ces conditions, on peut comprendre que Villeneuve ait estimé impossible de prescrire à son armée une autre formation que la ligne de file.

Autre critique faite à l'amiral français, sa décision prise au début de l'attaque britannique d'ordonner le retournement de la ligne alliée par un virement tout à la fois. Compte tenu de la forte houle et de la faiblesse du vent, ce mouvement, d'une exécution lente et difficile, accrut fortement le désordre de la ligne alliée et, en faisant reprendre à la flotte le chemin de Cadix, donna aux équipages le sentiment que l'on battait en retraite. En revanche, en rapprochant les alliés de leur base, la mesure permit de sauver un certain nombre de navires qui purent y trouver un refuge.

Dans le cours du combat, comme l'avait prévu Villeneuve, l'emploi des signaux fut de peu d'utilité compte tenu de l'épaisse fumée qui couvrait le champ de bataille. On peut cependant faire grief à l'amiral de ne pas avoir, lors de sa première tentative pour faire rallier l'avant-garde, ordonner à Dumanoir par un ordre positif de virer de bord. Le signal général utilisé - « *ordre aux vaisseaux qui par leur position ne combattent pas d'en prendre une quelconque qui les rapportent le plus promptement possible au feu* » n'avait pas la même précision et fut interprété de manière diverses par les combattants.

Ces différentes critiques sont, somme toute, peu de chose à côté de traits de caractères profondément négatifs qui sont apparus tout au long de notre enquête. **Le pessimisme foncier de Villeneuve, sa passivité, son fatalisme ont constitué des obstacles peu compatibles avec l'exercice d'un commandement à la mer.** Certes sa grande intelligence et sa lucidité lui ont permis d'analyser toutes les difficultés de sa tâche et de prévoir les modes d'action de l'adversaire. Mais il s'est montré incapable d'utiliser et parfois même de distinguer les atouts non négligeables qu'il avait en sa possession. S'il rend grâce à l'amitié et au loyalisme sans faille que lui témoigne l'amiral Gravina, il porte un jugement sévère sur ses commandants et ses officiers dont plusieurs, Lucas, Cosmao, Infernet notamment, se distinguèrent pourtant par des initiatives hardies et des actions héroïques. Il y avait dans les escadres française et espagnole des talents qui ne demandaient qu'à s'épanouir et que la longue campagne préliminaire aurait dû permettre de s'exprimer. Il a manqué à Villeneuve le charisme nécessaire pour unir ses amiraux et ses capitaines dans un même enthousiasme et dans une volonté de vaincre. Il lui a manqué l'énergie indispensable pour imposer à des équipages, mal composés et souvent privés de toute formation initiale, un entraînement régulier qui aurait permis d'améliorer peu à peu leur capacité de manœuvrer et de combattre.

Pour un verdict nuancé

La responsabilité de Villeneuve dans l'échec final est donc bien réelle. L'Histoire doit-elle pour autant accabler le personnage ? Dans le procès imaginaire que nous lui avons fait, ses défenseurs auraient beau jeu pour plaider de larges circonstances atténuantes. Contraint par son esprit d'obéissance et sa passivité à accepter une mission qu'il jugeait au-dessus de ses forces, l'amiral apparaît aussi comme une victime. Au-dessus de lui, Decrès a joué le rôle « d'un ami qui vous veut du bien ». Son amitié s'est révélée catastrophique. Il convainc l'empereur d'employer Villeneuve dans une fonction qui n'est pas faite pour lui et l'y maintient contre son gré. Dans la phase finale, voulant lui donner une chance de réhabilitation, il le pousse, en différant l'annonce de sa relève, à un appareillage suicidaire. Et que dire de la responsabilité de l'empereur ? Elle est écrasante tant dans la conception générale de la manœuvre stratégique que dans la conduite des opérations. Les historiens britanniques, et notamment le grand Corbett⁸, moins remplis de révérence pour le génie de l'empereur que leurs homologues français, ne manquent pas de stigmatiser les incohérences et pour tout dire la légèreté des plans successifs élaborés par Napoléon. Certes l'idée de disperser les escadres anglaises et d'opérer aux Antilles la concentration de nos forces est une conception brillante. Elle se heurte pourtant à la règle non écrite mais constamment appliquée qui veut que tout amiral britannique qui a perdu le contact avec la force qu'il est chargé de surveiller rallie l'entrée de la Manche. Seul Nelson, emporté par sa volonté farouche de poursuivre et de détruire l'ennemi, se conforme aux prévisions de l'empereur. Très vite, le plan initial de Napoléon montre ses faiblesses. L'appareillage de l'escadre de Brest sans combattre, qui en est un point clé, se révèle irréalisable. Les palliatifs qui doivent être trouvés, déblocage notamment des escadres du Ferrol par Villeneuve lui-même et non plus par Ganteaume, privent la manœuvre de ses deux atouts majeurs : l'effet de surprise et la rapidité. Les savantes combinaisons imaginées pour la jonction des forces comportent de longues périodes d'attente stérile très contraires au principe d'activité cher à l'amiral Castex et défavorables à l'entraînement des escadres. De plus, nous l'avons déjà dit, les méthodes de commandement de l'empereur sont détestables. Les amiraux, très peu orientés sur les objectifs recherchés, reçoivent des successions d'ordre et de contrordres toujours impérieux et souvent dépassés ou inapplicables. Comment, enfin, ne pas stigmatiser le pari insensé de

⁸ Corbett (Julian), *The campaign of Trafalgar*, Londres, 1910.

Napoléon qui compte sur la non-exécution de son ordre d'appareiller pour assurer la relève de l'amiral tombé en disgrâce ?

